DES NOUVELLES DE :

- **Erman KUNTER**

Moi, je...

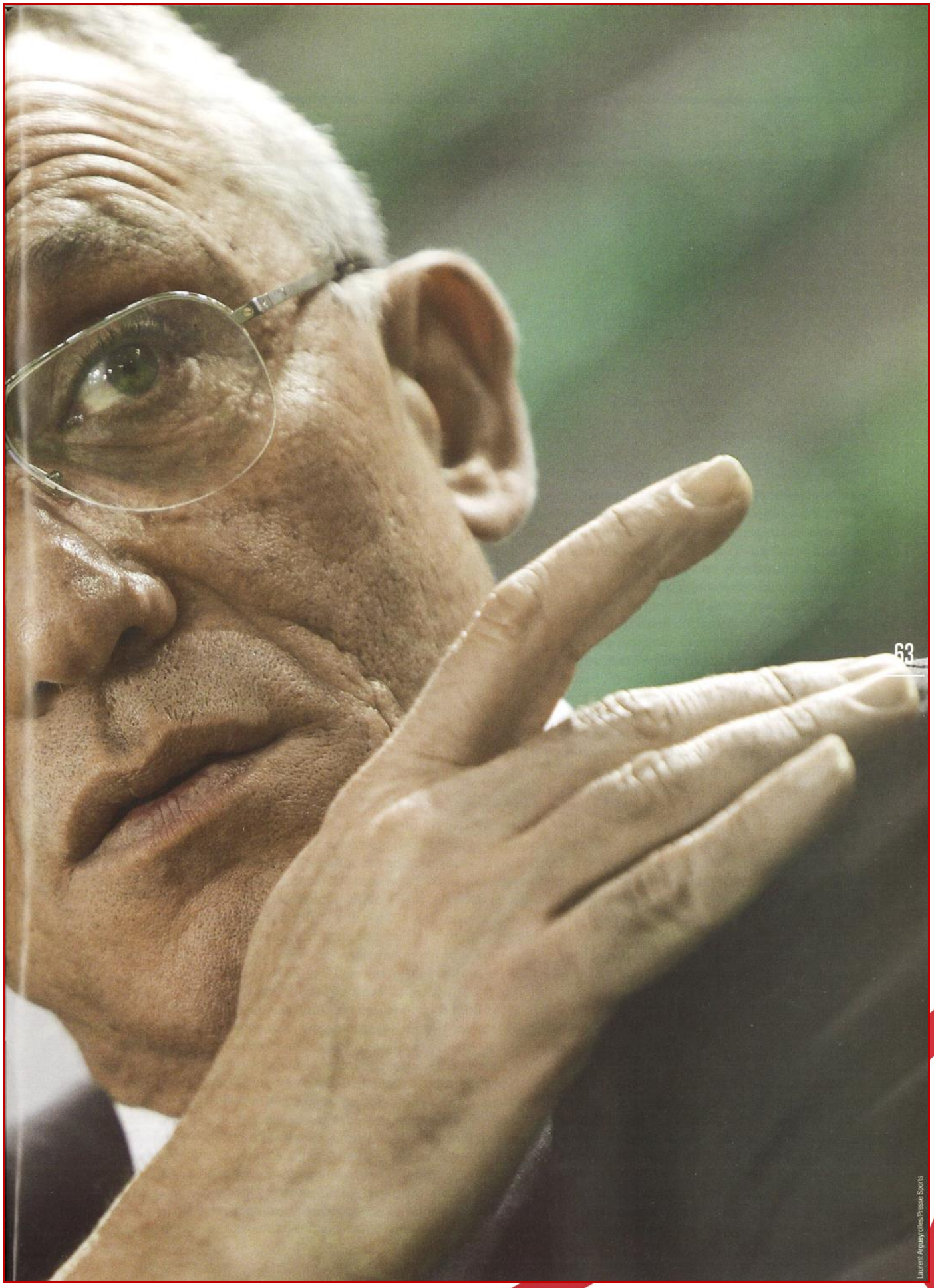
ERMAN KUNTER

"Parfois, tu lances la balle et hop, ça tombe dedans, et ce jour-là j'ai mis 153 points"

La carrière d'Erman Kunter (61 ans) se conte en deux parties. Acte 1, le joueur, féroce scoreur. Acte 2, l'entraîneur, le «Malin du Bosphore». Quant à sa vie, elle se partage entre deux pays : Turquie et France. Sa double-culture, son match à 153 points, son épopée choletaise... C'est toute cette histoire que le Franco-Turc raconte aujourd'hui.

PROPOS RECUEILLIS PAR **YANN CASSEVILLE**,

Magazine Basket n°18 –Avril 2018


63
Laurent Arguayrolles/Presse Sports

« Ma famille, grands-parents, parents, on est d'Istanbul. C'est aujourd'hui une ville de 16 millions de personnes, mais selon les sondages il ne reste que 250 000 «vr*ais*» Stambouliotes. Grâce à Internet, dans ma famille, on est remonté jusqu'à un «*grand grand-père*» né en 1795 à Istanbul. Et encore, on n'a pas pu remonter plus loin ! Aujourd'hui, Istanbul devient de plus en plus insupportable à cause des bouchons. Hier, j'ai fait huit kilomètres en une heure et demie ! Mais c'est notre ville, il y a le Bosphore, on peut croiser toutes les gammes de la vie sociale, avec des très riches, plein d'endroits pour les jeunes, etc.

Je suis allé au lycée francophone de Galatasaray. Il y avait des cours en français, maths, physique, philosophie, d'autres en turc, histoire, géographie. C'était vraiment mixte, on avait à la fois grammaire française et grammaire turque par exemple. En Turquie, après le bac il y a un examen pour rentrer à l'université, et selon vos résultats vous pouvez choisir où aller. Mon premier choix était économie. J'ai réussi l'examen et mes points étaient suffisants pour aller en économie, ce qui était déjà bien parce que le taux de réussite au premier tour n'était que de 10%. Je suis économiste... sur le papier ! (Il rit) J'ai essayé de concilier études et basket, et rapidement j'ai gagné un peu d'argent avec le basket. Comme beaucoup, j'avais commencé par le foot. Je me suis tourné vers le basket au lycée, et à 16 ans je suis allé dans un petit club formateur, en cadet, puis un an en junior, après je suis passé pro. J'ai signé un premier contrat, j'ai pu acheter une voiture, une Renault 12 ! Si on compare avec aujourd'hui, c'était comme si je gagnais 4 000 € par mois, c'était suffisant pour un jeune.

153 POINTS, UN RECORD FOU

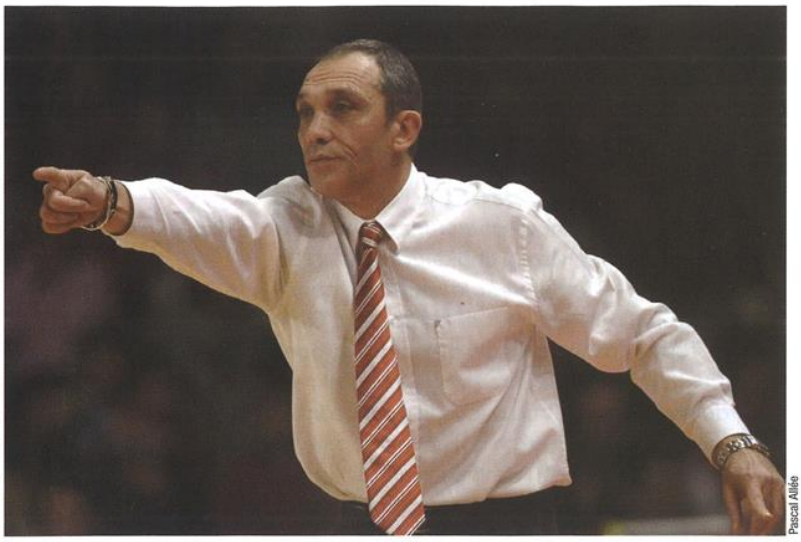
J'étais un deuxième arrière, scoreur. Un peu égoïste, surtout au début. (Il rit) Il y a un match qui a tout changé. Ma première saison pro, j'ai travaillé avec un coach qui m'a fait confiance. Contre le champion, on a perdu d'un point mais j'ai mis 41 points, à une époque où la ligne à trois-points n'existait pas. Quelques highlights ont été diffusés et ma carrière était lancée.

En Turquie, le premier sport est le foot, le basket deuxième, mais ce n'était pas très médiatisé. Il n'y avait pas beaucoup d'argent, c'était un pays un peu fermé, on avait peu de relations avec les clubs européens. Mais avec la sélection, en 1981, on a gagné le championnat des Balkans, où il y avait quand même la Yougoslavie, la Grèce. On a aussi fait des tournées aux États-Unis, et beaucoup d'universités américaines m'ont demandé de rester, mais j'ai choisi de rentrer en Turquie. Au total, j'ai 215 sélections. C'était le record. On m'a dépassé depuis mais je pense qu'en moyenne de points par match, je suis encore premier.

En club, les trois grands, c'est Beşiktaş, Fenerbahçe et Galatasaray. J'ai joué pour les deux premiers, et j'ai coaché Galatasaray. J'ai fait de nombreux passages à Beşiktaş. C'est un petit quartier d'Istanbul – petit, c'est à l'échelle d'Istanbul ! Mon grand-père y est né, mon père aussi, ils ont été supporters et dirigeants du club. Jouer là-bas m'a valu quelques problèmes : normalement, quand on est au lycée de Galatasaray et qu'on devient pro, on joue pour Galatasaray.

Photos : Erman Kunter

Erman Kunter, le shooteur de Beşiktaş dans les années 1970 et avec la séléction turque (n°10).



Pascal Allée

Coach de Cholet (ici en 2006) club avec qui il remportera le championnat de France en 2010.

Dans ma carrière, j'ai connu quelques mauvais moments, je me suis cassé le bras, mais j'ai surtout des bons souvenirs. Comme gagner le championnat des Balkans en étant élu meilleur joueur. Comme le record de points dans le championnat turc, avec le Fenerbahçe en 1988. Quelques années plus tôt, le trois-points n'existait pas, et je faisais déjà des cartons à 40, 50 points, j'étais souvent le meilleur marqueur de la ligue. Ce jour-là, j'en ai mis 153. Dont 81 en première mi-temps. 17/21 à trois-points, un peu de lancers, et beaucoup de lay-ups, notamment en contre-attaque, parce qu'on défendait tout-terrain, on faisait des interceptions. J'ai commencé par 13 points en 58 secondes. Je n'oublierai jamais ça, parce que le coach adverse a pris un temps-mort après 58 secondes. Mes coéquipiers ont vu que j'étais chaud, après ils m'ont tout le temps donné la balle. Ce n'était pas un match serré (victoire 175-101), mais l'équipe adverse essayait vraiment de défendre. Ils ont fait une boîte, quatre en zone et un qui restait sur moi. Mais parfois, c'est comme ça, tu lances la balle, hop, ça tombe dedans. (Il rit)

LE COUP DE POKER DE L'EURO 1999

Ma fin de carrière, c'est à 34 ans. Grosse entorse au genou, je me fais opérer à Zurich. J'ai essayé de revenir, mais après un match, je ne pouvais pas m'entraîner jusqu'au mercredi parce que c'était douloureux, mon genou était vraiment explosé. Ce n'était plus la peine, donc j'ai arrêté. Avec mon «*expérience*» de l'économie, j'ai essayé de travailler avec des amis qui étaient dans ce business. Au bout d'un an, je n'arrivais pas à me concentrer, je me suis dit : «*J'aime le basket, je dois revenir*». J'ai commencé GM, une saison, j'ai vu que ce n'était pas mon truc. Je voulais être sur le terrain, plus actif. J'ai commencé à coacher avec Darüşşafaka. On a mis en place un basket à l'américaine, très moderne. Dans ces années-là, vers 1995, j'ai visité beaucoup d'universités aux États-Unis. Je suis allé à North Carolina State et dans des petites facs avec de très bons coaches comme Bob Hill. Les universités sont des laboratoires. Ce n'est pas la peine de tester des choses, elles le font déjà ! Encore aujourd'hui, je regarde la March Madness.

Après Darüşşafaka, j'ai pris la sélection turque. Pour l'Euro 1999 en France, j'ai fait un choix : mettre un peu de côté les vétérans et promouvoir les jeunes. Il y avait Hedo Türkoğlu, Kerem Tunçeri, Mehmet Okur (tous trois âgés de 20 ans). Türkoğlu, c'est une histoire intéressante. La règle du championnat turc était d'avoir 10 joueurs sur la feuille de match, pas 12. Avec l'Efes Pilsen, Türkoğlu était à la limite, parfois 10e, parfois 11e, mais j'ai senti un énorme potentiel et je l'ai pris. Ça a engendré des problèmes avec son club, qui disait : «*Il est jeune, si vous le prenez*

"L'ANNÉE DU TITRE AVEC CHOLET, IL Y AVAIT DES JOUEURS TALENTUEUX, SAMMY MEJIA, MIKE GELABALE, FABIEN CAUSEUR, ET SURTOUT IL Y AVAIT UN LEADER : JOHN LINEHAN. MÊME AUX ENTRAÎNEMENTS, SUR LE TERRAIN TU SENTAIS UN TRUC ÉLECTRIQUE, QUI SORTAIT DE LUI, QUI METTAIT UNE INFLUENCE ÉNORME SUR LE GROUPE."

il va prendre la grosse tête». Et je l'ai mis dans le 5 majeur. Même chose pour Tunçeri, meneur principal à 20 ans. Même chose pour Okur. La presse disait : «*Türckan est le meilleur rebondeur d'Europe, comment est-ce possible qu'Okur joue ?*» Tout le monde disait qu'on allait jouer l'Euro juste pour l'expérience, mais on a fini premier de notre poule et on a joué le quart contre la France à Bercy, le match qui envoyait aux JO de Sydney. On a perdu de trois points. Après, j'ai dit : «*Avec les vétérans, on peut gagner en 2001 mais derrière il y aura une chute, donc il faut continuer à préparer nos jeunes*». La fédération a fait marche arrière en plaçant les vétérans et a arrêté avec moi.
Je suis passé à Galatasaray. Avec un budget tragique, 500 000 $, on a fini troisième, finaliste de la Coupe. Un agent m'a dit : «*Est-ce que ça t'intéresserait de travailler en Europe ?*» J'ai répondu : «*Oui, et mon premier choix est la France, parce que je suis francophone et que j'aime ce pays*».

CHOLET, L'USINE À CHAMPIONS

Quand je suis arrivé en France, tout de suite, je me suis senti comme chez moi. À Cholet, avec les dirigeants, on a appris à se connaître. Moi, je suis un coach un peu révolutionnaire, j'amenais des nouveautés basket, une philosophie un peu universitaire, ça court, ça saute, ça ne pose pas de questions, et puis je pousse les jeunes en avant. Ma chance, c'est qu'avec Cholet, on était sur la même page. Ensuite à l'ASVEL, on a fini premier ex aequo, éliminé en demi-finale, mais les dirigeants ont décidé de passer à autre chose. Donc je suis revenu à Cholet.
Moi, j'aime les projets. Ce que je n'aime pas, c'est quand en plein milieu, on tourne à droite ou à gauche. Je fais confiance à mes dirigeants, il faut faire confiance au coach. Les dirigeants de Cholet étaient dans cette philosophie, c'était un club derrière ses jeunes. Même quand on gagnait des matches, les dirigeants me disaient : «*Il faut faire jouer les jeunes*». On a eu un peu de chance, on en avait des bons. Ma première année, il y avait Mike Gelabale, et pour le deuxième passage, un potentiel énorme : Nando De Colo, Rodrigue Beaubois, Kévin Séraphin, Rudy Gobert... C'était l'usine du basket. Nando, au début, était trop fermé – même aujourd'hui, il ne parle pas beaucoup ! Mais déjà en 2005, sur la gestion de balle, il était au-dessus. Rodrigue avait une explosivité et un premier pas qui n'existent peut-être pas même en NBA. Kévin, c'était la puissance ; quand je l'ai pris avec les pros, il ne faisait même pas partie des cadets France, il était en cadet région. Rudy, c'était de l'envergure, une aptitude au contre. J'ai toujours en tête une phrase de Mohamed Ali : pour être un champion, il faut du talent et des ambitions, mais les ambitions doivent toujours être devant le talent. Pour progresser, il faut des objectifs. Tous ces jeunes avaient des objectifs. Peut-être qu'aujourd'hui, ils sont moins ambitieux que les autres. Rodrigue par exemple est moins ambitieux.

SON PARCOURS

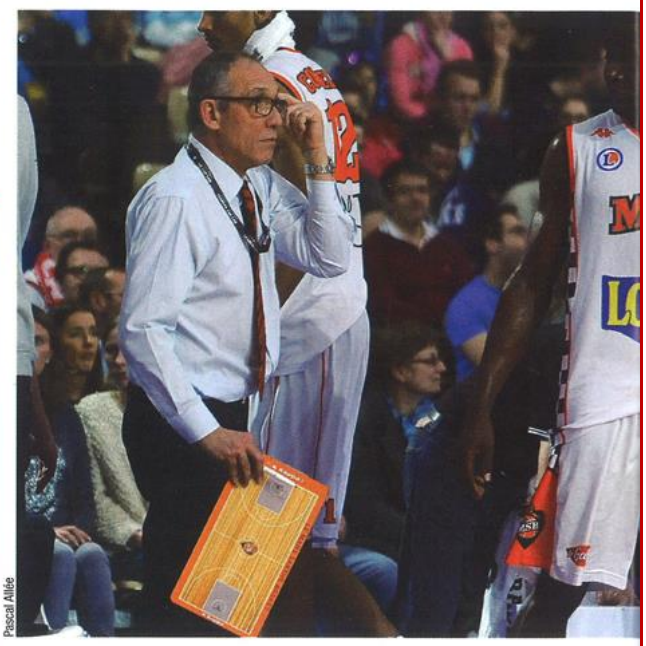
JOUEUR : **Beşiktaş** (1976-77), **Yenişehir Meysu** (1977-78), **Beşiktaş** (1978-83), **Eczacibaşi** (1983-86), **Beşiktaş** (1986-87), **Fenerbahçe** (1987-89), **Beşiktaş** (1989-91), **Çukurova Sanayi** (1991-92)

COACH : **Darüşşafaka** (1994-96), **Turquie** (1997-2000), **Galatasaray** (2002-03), **Cholet** (2003-04), **ASVEL** (2004-05), **Cholet** (2006-12), **Beşiktaş** (2012-14), **Le Mans** (2014-17), **Galatasaray** (2017-18)

Équipe de Turquie : 215 sélections

SON PALMARÈS

Champion de France 2010 (Cholet), **Coupe de France** 2016 (Le Mans), **Semaine des As** 2008 (Cholet). Élu **meilleur entraîneur de Pro A** en 2011.


Pascal Allée

Son expérience mitigée au MSB entre 2014 et 2017.

AVEC CB, LE TITRE ET L'EUROLEAGUE

L'année du titre avec Cholet (2010), il y avait des joueurs talentueux, Sammy Mejia, Mike Gelabale, Fabien Causeur, et surtout il y avait un leader : John Linehan. On ne le voyait pas beaucoup dans les chiffres, mais il avait un cœur énorme, et surtout une présence. Même aux entraînements, sur le terrain tu sentais un truc électrique, qui sortait de lui, qui mettait une influence énorme sur le groupe. Et c'était un gagneur. D'ailleurs l'année d'après, on est retourné en finale, mais on a perdu contre Nancy. Qui portait le maillot de Nancy ? John Linehan. (Il rit)
Je n'oublierai jamais le match à la Meilleraie contre le Fenerbahçe. Je suis Franco-Turc, c'est une équipe turque qui vient, c'est l'Euroleague, et à ce moment Fenerbahçe n'a pas perdu un match de la saison. On leur a infligé leur première défaite. La salle était blindée, à la fin les supporters sont devenus fous, et nous aussi. Je n'ai pas connu souvent une telle atmosphère. On n'était pas loin du Top 16 mais encore une fois,

on a vu que pour aller loin en Euroleague, il faut suivre un projet de trois ans minimum : gagner le titre et garder le noyau de joueurs plusieurs années, en ajoutant des éléments. Regardez Le Mans, ils avaient une wild card de trois ans, à chaque année ils changeait l'équipe, ce n'est pas possible. Les équipes en Euroleague ne changent pas : le Real, on connaît par cœur, le Fenerbahçe a son noyau, l'Olympiakós aussi. Bien sûr, ça dépend aussi des moyens financiers, mais dans tous les cas, il faut être patient, continuer avec son noyau et faire des bonnes pioches. Si vous perdez des pièces majeures, ce n'est pas possible de rechanger et de gagner en Europe.

LE MANS, L'IRAK, GALATASARAY... ET LES DETTES

Après Cholet, je suis allé à Beşiktaş pour relancer le club. Un an après je suis passé GM et pendant cette saison, Le Mans m'a fait une proposition que j'ai acceptée. Avec Le Mans, on n'était pas sur la même page. Bien sûr, participer est important, mais gagner est différent. C'est mon caractère. J'ai toujours joué pour gagner, je n'aime pas jouer pour ne pas perdre. Personne ne gagne tout le temps, mais il faut toujours mettre la barre le plus haut possible. Si un sauteur en hauteur passe une barre à 2,00 m, il doit tenter 2,02. S'il est capable de passer 2,00 m et qu'il met la barre à 1,98 m, pour moi ce n'est pas bon. Je cherche toujours beaucoup de niaque pour gagner, et si vous vous sentez un peu seul, ça devient fatigant. C'est une belle ville, la salle est très correcte, on a fait deux demi-finales, une Coupe de France, ce n'est pas mal, mais quelquefois, ça ne passe pas.

Je suis rentré en Turquie et mes amis du lycée de Galatasaray, qui sont au conseil d'administration du club, m'ont demandé de venir. La fédération irakienne m'a aussi proposé un rôle de conseiller, GM, mais comme j'avais déjà signé en club j'ai dit non. Galatasaray m'a donné en juillet une masse salariale de 3,2 M$. Et fin août, j'ai fait une réunion avec les gens du club et j'ai vu qu'on avait plus de 3 M$ de dettes de l'année d'avant. J'ai dit : «*Comment on fait ?*» «*On paye les dettes avec la moitié de notre masse salariale, et avec le reste on paye les joueurs.*» Mais bien sûr, on a commencé à être en retard de paiement. En décembre, les dirigeants m'ont dit la vérité : ils ne pouvaient pas payer avant le 15 mars. On avait déjà deux mois de retard. Les joueurs ont tout donné en Eurocup, parce que c'est une vitrine, on s'est qualifié pour le Top 16, par contre en championnat, c'était comme un match amical. En tant que coach, c'est difficile, vous venez à l'entraînement sans savoir si les joueurs vont s'entraîner. Comme les dirigeants sont mes amis, je leur ai dit : «*On s'arrête là*». Aujourd'hui, je veux continuer à coacher, trois ans au moins. Mais ça dépend du projet. Et l'autre élément, c'est s'il y a un potentiel de jeunes. Donner sa chance à un jeune et le voir réussir, pour moi, c'est le top.

La France est un pays que j'adore, et avoir obtenu la nationalité est important. Ma femme est née en France, où elle a vécu jusqu'à 15 ans, ma fille était avec nous à Cholet. Même aujourd'hui en Turquie, on vit un peu la vie française. À Istanbul, je vis dans une communauté turque mais aussi française, avec beaucoup de double-nationalités comme moi, et j'ai énormément d'amis en France. Je suis Franco-Turc, et pour moi il y a un équilibre, 50/50. Pour ce qui est du basket, en France, j'ai gagné tous les titres, championnat, Semaine des As, Coupe de France, Match des Champions, et j'ai perdu une finale de chaque. Sans compter l'équipe nationale, j'ai coaché cinq ans en Turquie, et beaucoup plus en France. Je me dis que je connais mieux le basket français ! (Il rit)»

"AVEC LE MANS, ON N'ÉTAIT PAS SUR LA MÊME PAGE. J'AI TOUJOURS JOUÉ POUR GAGNER, JE N'AIME PAS JOUER POUR NE PAS PERDRE. PERSONNE NE GAGNE TOUT LE TEMPS, MAIS IL FAUT TOUJOURS METTRE LA BARRE LE PLUS HAUT POSSIBLE."

Galatasaray

Avec Galatasaray, sa dernière expérience de coaching.